

PROLOGUE

Les morceaux de fer s'enfoncent dans ma chair sans ménagement, tels les vulgaires clous que j'utilise pour maintenir mes toiles. Mais l'art est bien loin de ce baraquement. Bien loin de chacun d'entre nous. Peut-être même ne le reverrons-nous jamais.

La douleur s'abat comme une vague puissante sur des rochers tranchants. Incandescente, à mesure que l'encre infiltre les couches de ma peau. L'homme en face de moi retire la plaque, en prend une autre, et réitère sa besogne. Lorsque parfois il relève la tête, j'aperçois ses yeux. Ils sont ailleurs, à mille lieues de cette terre qui n'est pas la nôtre. Je serre les dents. Ce n'est pas la première fois que je me le répète, je sais que ce ne sera pas la dernière : hors de question qu'ils lisent ma souffrance sur les lignes de mon visage.

Je ne sens plus l'odeur âcre de désinfectant et de transpiration de tous ces hommes entassés derrière moi. Ceux qui ont été envoyés du bon côté. Ceux qui ne sont pas destinés à mourir tout de suite. Mais qui mourront quand même.

La douleur se fait plus forte. Elle rivalise avec celle de mon cœur, brisé par des images que je ne peux effacer, des souvenirs dont je ne peux changer l'innommable dénouement.

Mon bras gauche est engourdi. Le tatouage se dessine au fur et à mesure que les plaques se sont retirées de ma

chair. Une goutte de sang s'écoule entre les poils que la douleur a hérissés sur ma peau blême.

J'ai conscience que le supplice ne fait que commencer.

L'image de Myriam passe dans mon esprit comme une ombre furtive. Dois-je la repousser ? Dois-je oublier l'espoir ou me raccrocher à ses traits afin de lutter contre l'horreur humaine ?

Non. La guerre ne durera pas toujours. Elle me l'a assez répété pour que ses mots résonnent avec le timbre de sa voix douce, comme murmurés au creux de mon oreille. Elle est en sécurité. Un jour je la retrouverai.

Mais alors que l'homme devant moi retire les dernières aiguilles, les joues creuses et les yeux cernés, je me fais une promesse : conserver l'espoir, même s'il est insensé, de rentrer un jour chez moi.

De sortir vivant de ce camp.

Et tandis que je me redresse, je détaille le tatouage inscrit sur mon avant-bras gauche à jamais.

Une suite de chiffres.

CALEB

4 juillet 1989

Je sors du conservatoire, mon casque sur les oreilles, mon violoncelle, protégé par son étui presque entièrement recouvert de stickers, solidement attaché dans mon dos. Mon père grogne à chaque fois qu'il les voit, répétant jusqu'à ce qu'il se lasse *qu'un grand musicien prend soin de son étui autant que de son instrument*, tandis que ma mère ignore même que j'en possède un.

Je fais traîner mes Vans sur le bitume. Les mains dans les poches de mon jean, j'observe la rue du Conservatoire que le soleil nimbe d'un halo rose en disparaissant derrière les bâtiments. Je préférerais remonter la ligne 12 à pied plutôt que d'être obligé de la redescendre jusqu'à Montparnasse. Quelle tour hideuse... Je pourrais grimper jusqu'à Montmartre, m'asseoir devant le Sacré-Cœur jusqu'à ce que la nuit enveloppe la ville, mon casque sur les oreilles.

Je l'y place en esquissant un sourire. Montmartre, la musique... Est-ce que j'adore tout ce que mon grand-père Gabriel déteste simplement parce que ma mère et lui m'en ont toujours tenu éloigné, ou bien est-ce un sentiment inné qui aurait grandi dans mon cœur peu importe les circonstances ?

Je sors mon walkman de ma poche et l'enclenche. bercé par les premières notes d'*Une autre histoire*, je ferme les yeux. Un instant, je m'imagine transporté dans une salle de spectacle. Mais je ne fais pas partie du public qui applaudit Gérard Blanc. Non, je joue dans l'orchestre qui l'accompagne.

Je me laisse porter jusqu'à la station Trinité, où je dévale les marches qui mènent au quai. Je ne prête que peu d'attention à l'affiche où s'étalent en grand Meg Ryan et sa crinière blonde. Un souffle chaud et odorant précède l'arrivée du métro. Je saute à l'intérieur dès que les portes s'ouvrent. La soirée s'annonce épique, même si je vais devoir supporter la dernière chanson de Madonna, dont j'espère que le 45 tours s'usera plus vite que mes tympanes. Cette boum est tout ce dont j'avais besoin pour m'éviter de penser au lendemain.

Car demain est un jour important. Bien sûr, il y aura les résultats de mon bac A, et surtout la note de mon option arts. Résultats après lesquels je ne pourrai plus cacher à ma mère ni à mon grand-père mon inscription au conservatoire. Mais demain, c'est aussi mon anniversaire.

Demain j'aurai dix-huit ans. Et je ne serai pas comme toute ma classe de terminale à trépigner devant les grilles du lycée. Je serai devant les locaux de la Ddass.

Car demain, l'assistante sociale m'accordera enfin le droit d'ouvrir la lettre que ma mère biologique m'a laissée le jour où elle m'a abandonné.

GABRIEL

12 juillet 1942

— **E**h merde !
La porte de notre appartement rue des Abbesses claque derrière moi. Les cheveux noirs de Myriam tressautent dans son dos et elle fait volte-face, les joues écarlates. Des larmes de colère brûlent mes yeux. J'arrache ma veste de mon dos à défaut de déchirer la hideuse étoile jaune cousue sur le tissu. Je la plante si violemment sur la patère qu'elle manque de se décrocher.

— Oh non, ne me dis pas que...

Les lèvres de Myriam tremblent. J'apaise ma respiration avant de la prendre dans mes bras et ainsi m'envelopper du parfum sucré de ses cheveux. Mon regard se pose sur la table. Elle occupe près de la totalité du salon. Jonchée auparavant de mètres de tissus et de patrons en tout genre, elle est aujourd'hui surchargée par nos habits d'été sur lesquels ma femme était en train de coudre nos étoiles. Grossières, aux contours noirs, les quatre lettres inscrites dessus ont radicalement changé le regard que les gens portent sur nous.

Myriam se recule. Elle m'observe, passe ses doigts fins sur l'angle de ma mâchoire.

— Cette fois, De Brion n'a rien pu faire, déclaré-je, à présent plus las qu'en colère. Ça faisait déjà quelques mois

qu'il me couvrait, mais avec l'étoile et son enfant à naître...
Il ne veut pas prendre de risques.

Je me décale et me dirige vers la cuisine, ouvre un tiroir où je trouve une demi-baguette. Je soupire, mais esquisse un sourire. Jacques sait pertinemment que je n'accepte pas la charité. Il y a fort à parier qu'il a envoyé Marie-France déposer ce pain pendant que j'étais au journal. J'en coupe un morceau que j'ouvre en deux, et déguste la première bouchée en séparant la croûte de la mie. Il est tellement rare de trouver du bon pain ces derniers temps. Et avec les tickets de rationnement, c'est encore pire.

Les bras de ma femme se glissent autour de ma taille, la chaleur de sa joue contre mon omoplate.

— Il ne faut pas que tu en veuilles à De Brion, mon chéri. Il a peut-être fait le fier quand les boches sont arrivés à Paris, mais il a tout aussi peur que nous.

Elle dépose un baiser sur ma nuque et retourne à son ouvrage.

— Ils m'ont donné mon traitement de juillet, c'est au moins ça, soufflé-je en m'asseyant à ses côtés.

J'observe le fil noir qu'elle insère dans le chas de l'aiguille, son éclat argenté qui disparaît à travers les couches de tissu dans un mouvement hypnotique.

— Mais qu'allons-nous faire pour le mois prochain ? Je n'aurais jamais dû aller remplir ce fichu formulaire pour me déclarer. Et toi non plus. J'aurais gardé un emploi, la harpie qui nous sert de concierge ne me regarderait pas comme un rat échappé des égouts à chaque fois que je passe devant sa loge. Personne ne me crierait par la fenêtre que je suis la cause du déclin de la France !

Je mords férocement dans le reste de mon morceau de pain.

— Mon chéri, tout le monde savait déjà que nous étions juifs. Tes collègues le savaient, et la gardienne également. Nous serions déjà à Drancy si nous n'avions pas respecté la loi.

Les doigts de Myriam continuent de s'activer avec autant de régularité qu'un métronome. Sa dextérité m'impressionne. Et ce n'est rien en comparaison des robes élégantes qu'elle fabriquait, du tulle ou des étoffes qui entre ses mains expertes devenaient de véritables chefs-d'œuvre.

— Tu devrais ressortir tes anciennes toiles, me propose-t-elle. Et tes portraits ! Ils sont magnifiques, tu devrais les vendre. De toute façon, j'ai toujours dit que ton talent était gâché dans ce journal.

Son front se plisse, son attention s'éloigne vers les possibilités restreintes qui s'offrent à moi.

— Ou alors tu pourrais donner des cours de violon à la maison.

— Personne ne voudra acheter les tableaux d'un Juif ou suivre mes cours...

Je croise mes bras sur la table et pose ma tête dessus. Après les cinémas, le couvre-feu, les restaurants, l'interdiction de déménager, que va-t-il nous rester ? Si seulement nous avions suffisamment d'argent pour obtenir des faux papiers, si nous pouvions passer en zone libre... Mais les passeurs coûtent tout aussi cher qu'une nouvelle identité. Et qu'est-ce qui nous attendrait là-bas, nous, deux jeunes mariés d'à peine vingt ans ? Un exil forcé dans une ville inconnue, loin de ma sœur aînée et de ses enfants, loin de cette ville dans laquelle mon père s'est installé après avoir fui les pogroms polonais ? Aujourd'hui, pour la première fois depuis 1939, je préfère le savoir en paix plutôt qu'à supporter ces humiliations, lui qui a déjà tant souffert.

Non, notre vie est ici. Et il est hors de question que ces envahisseurs me forcent à quitter la ville où j'ai grandi.

— La guerre ne durera pas toujours, murmure Myriam comme si elle ressentait mes tourments.

Sa voix est si douce et si calme. J'ai tellement envie de la croire. Car malgré l'armistice de 1940, personne n'est dupe. Nous sommes toujours en guerre.

— Je vais peindre, fais-je en déposant un baiser sur le sommet de son crâne. Tu sais ce que dit Picasso. L'art lave notre âme de la poussière du quotidien.